

Montaigne

Descartes

Rousseau

Saussure

Bachelard

Saint-Simon

Bergson

Tocqueville

Durkheim

Bourdieu

Lévi-Strauss

Lacan

Piaget

Foucault

Morin



Cinq siècles de PENSÉE FRANÇAISE

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

CINQ SIÈCLES DE PENSÉE FRANÇAISE

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2010**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361061685

CINQ SIÈCLES DE PENSÉE FRANÇAISE

Ouvrage coordonné par Nicolas Journet

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines
Une collection dirigée par Véronique Bedin



Extrait de la publication

SOMMAIRE

LE TEMPS DES PHILOSOPHES

MONTAIGNE : Quel inconstant que l'homme !	11
DESCARTES : De la méthode et de ses errements	16
PASCAL : Face à l'infini	21
MONTESQUIEU : La raison contre le despotisme	25
VOLTAIRE : Un génie si Français ?	29
ROUSSEAU : L'innocence corrompte	33
DIDEROT : L'artisan de l'Encyclopédie	37
CONDORCET : Le testament des Lumières	41

L'INVENTION DES SCIENCES DE L'HOMME

SAINT-SIMON : Une philosophie industrielle	47
FOURIER : La mécanique des passions	52
TOCQUEVILLE : Concilier liberté et égalité	55
LAMARCK : L'évolution, une idée française	59
DE MICHELET À TAINÉ : La France écrit son histoire	62
SAUSSURE : Les règles de la langue	66
RIBOT, BINET, JANET :	
Naissance des sciences de l'esprit	71
DURKHEIM : Le père de la sociologie	74

TARDE : Les lois de l'imitation	77
BERGSON : Une conception spirituelle de la vie	79

INTELLECTUELS ET SCIENTIFIQUES

DE BACHELARD À KOYRÉ : La science a une histoire	85
MERLEAU-PONTY : Le monde tel qu'on le vit	89
SARTRE : L'invention de l'existentialisme	93
BEAUVOIR : La force du sexe faible	96
PIAGET : La genèse de l'intelligence	99
LE COLLÈGE DE SOCIOLOGIE : Les apprentis sorciers	102
L'ÉCOLE DES ANNALES : Histoire et sciences sociales	104
ARON : Le spectateur engagé	108

LES MAÎTRES À PENSER

ALTHUSSER : La voie étroite du marxisme scientifique	113
LÉVY-BRUHL, DUMÉZIL : Penser les mythes	116
LACAN : L'inconscient et le langage	119
LÉVI-STRAUSS : Le plus philosophe des ethnologues	123
FOUCAULT : L'archéologue des savoirs	127
LA VAGUE STRUCTURALISTE : Le flux et le reflux	130
BOURDIEU : La domination symbolique	132
DELEUZE, GUATTARI : Une philosophie rhizomatique	135
CROZIER, BOUDON, TOURAINE : Trois sociologues en quête d'action	139
DERRIDA : La subversion pour philosophie	143
LYOTARD : La fin des grands récits	146

LA PENSÉE POST...

RICŒUR : Expliquer plus pour comprendre mieux	151
LA NOUVELLE HISTOIRE : L'explosion du territoire de l'historien	153
MORIN : Le dernier des penseurs	155
SERRES : L'homme au sein du cosmos	158
LATOURET : Un sociologue iconoclaste	161

AUJOURD'HUI

Y a-t-il encore une pensée française ?	164
--	-----

ANNEXES

Les auteurs et leurs œuvres	169
Index	187

LE TEMPS DES PHILOSOPHES

1492-1789 : trois siècles séparent la découverte des Amériques de la Révolution française. Trois siècles qui sont également les premiers d'une autre histoire : celle de l'imprimerie et de la fixation de la langue française. Également appelée « âge classique », cette période est féconde pour toutes ces raisons, plus quelques autres.

On la caractérise encore par cette formule d'Alexandre Koyré : « Du monde clos à l'univers infini », qui ne réfère pas seulement aux découvertes de Galilée mais à une révolution spirituelle jetant l'homme seul dans un univers sans limites et peut-être sans Dieu. En ces temps, scruter le ciel, c'est philosopher : science, morale et métaphysique, c'est tout un. Tout comme la religion, la philosophie se mêle de tout : le siècle de René Descartes découvre les pouvoirs de la raison. Le suivant y ajoutera les forces de la nature et de l'homme.

Dans ce vaste mouvement qui mène aux Lumières, les penseurs français occupent une place de choix mais nullement exclusive. Érasme, Jean Pic de la Mirandole, Nicolas Copernic, Baruch Spinoza, Thomas More, Gottfried Leibniz : ces noms suffisent à rappeler que non seulement la philosophie était partout en Europe mais que, plus encore qu'après la Révolution, les idées et les hommes circulaient. Descartes est mort en Suède, Montesquieu consacra près de huit ans de sa vie à voyager dans toute l'Europe. Voltaire côtoya les penseurs et les savants anglais, ne cachant pas son admiration pour le souffle nouveau qu'ils apportaient à la science. Diderot avait des protecteurs en Allemagne et en Russie. Ce n'est que par anachronisme que l'on peut décréter leur pensée « française ».

MONTAIGNE (1533-1592)

Quel inconstant que l'homme !

Sceptique dans un monde qui s'ouvre, Michel Eyquem de Montaigne est sans doute le dernier des humanistes de la Renaissance. Son œuvre unique est à la fois intimiste et critique, tant elle soulève de questions sur le spectacle de son siècle.

Dans sa tour bibliothèque

Montaigne a trente-huit ans lorsqu'il décide d'abandonner ses charges publiques et de se retirer dans son château. Il va pouvoir enfin se consacrer à ses *Essais*. Nous sommes en 1571.

Assis à son bureau, au sommet du pigeonnier qu'il a fait aménager en bibliothèque, il songe à sa jeunesse. Et il se revoit enfant, courant dans la cour du château familial. Son père avait voulu – selon les principes d'éducation très modernes – que l'enfant apprenne le latin sans effort, comme une langue vivante : précepteur et gens du château, tous sont contraints à ne parler que le latin devant l'enfant. Il se souvient de la surprise des autres élèves à son arrivée au collège de Bordeaux devant un garçon qui ne parlait que la langue de Cicéron ! Puis il y eut ses études de droit, ses débuts de magistrat au parlement de Bordeaux, sa rencontre avec son ami Étienne de la Boétie, mort à l'âge de trente-trois ans, son mariage avec Françoise de la Chassaigne, ses six filles, toutes mortes en bas âge sauf sa petite Eléonor. Il songe à son père disparu l'année précédente. Tous ces fantômes sont là lorsqu'il commence l'écriture des *Essais*.

« C'est moi que je peins »

Toute l'entreprise des *Essais* repose sur ce principe inaugural : Montaigne sera l'objet de son livre. Oser parler de soi est une révolution mentale. Cette posture marque la naissance de

l'humanisme (mettre l'homme et non Dieu au centre de l'univers). Mais attention au contresens : individualisme n'est pas narcissisme. Montaigne n'adopte pas une posture avantageuse. Son moi n'est pas souverain. Certes, il écrit sur lui et pour lui (« Je suis moi-même la matière de mon livre »), mais non pour servir sa gloire et obtenir la « faveur du monde ». Au contraire. Il s'agit de mettre son âme et sa vie à nu : « Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention ni artificieuse : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif. »

Physiquement, il se dépeint sous des traits banals, il est petit (il en fait manifestement un complexe). Psychologiquement, il se décrit comme inconstant et velléitaire. C'est d'ailleurs selon lui l'un des traits de la nature humaine, affirmé dès le premier essai : « C'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme » (*Essais*, I, 1). Il y reviendra à plusieurs reprises. Dans « De l'inconstance de nos actions » (II, 1), il écrit : « Chaque jour nouvelle fantaisie, et se meuvent nos humeurs avec les mouvements du temps. » C'est donc le poids des influences et des contraintes qui détermine nos actions bien plus que notre volonté (« Nous n'allons pas : on nous emporte », « Nous flottons entre divers avis, nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment »).

Une volonté défaillante et un esprit inconstant, voilà comment Montaigne se dépeint et dépeint l'humanité en général. Les circonstances nous font souvent changer d'avis... Seul ne change pas notre sentiment d'avoir toujours raison ! À travers ses propres faiblesses, Montaigne veut dépeindre l'homme en général. D'où la célèbre formule : « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » En se dépeignant sans concession, il cherche à dévoiler la nature humaine. Le projet consiste donc à partir de soi – ce que l'on connaît le mieux et le moins bien à la fois – pour scruter l'âme humaine. Cela suppose une bonne dose d'humilité, d'autocritique, d'autodénigrement et d'autodérision (« Au plus élevé trône du monde, ne sommes assis que sur notre cul »). Bien avant Sigmund Freud, il fait de l'auto-analyse. Bien avant les thérapies cognitives, il s'interroge sur ses propres représentations et ses conditionnements



mentaux. La réflexivité¹ est aujourd'hui à la mode, Montaigne la pratiquait déjà. Il y a plus de quatre siècles. On le voit, il y a en germe chez Montaigne bien des idées fortes redécouvertes plus tard par les sciences humaines.

Les leçons des *Essais*

Des *Essais*, on retient en général le message humaniste, une conception interrogative et ouverte du savoir (« Que sais-je ? »), un projet éducatif (« Mieux vaut tête bien faite que tête bien pleine »), une vision lucide et pessimiste de la nature humaine, de l'inconstance de nos actions et de nos pensées.

Il y a également l'hymne à la tolérance. De ce point de vue, Montaigne représente le parfait chic type. Lui qui vit une époque agitée par les querelles de religion se comporte en sage. Il a fait graver sur une poutre de sa bibliothèque cette sentence : « À tout discours, s'oppose un discours de force égale. » Les vérités contraires s'opposent et font couler le sang. En Amérique, alors qu'au nom de Dieu on extermine sans scrupule les Indiens, lui prend leur défense : « Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » (« Des cannibales ») Anthropologue avant l'heure, il a compris combien nos valeurs et nos jugements sont relatifs à notre milieu. En matière pénale, il sera l'un des rares de son époque à s'opposer à la torture.

On peut y lire aussi sa philosophie du bonheur. Elle se résume, dit-il, à un art de mourir (« Que philosopher, c'est apprendre à mourir »). Sur ce point, il ne se distingue guère des philosophes antiques dont il est nourri : une pincée de stoïcisme, une autre d'Épicure. Stoïcien, il l'est par son refus de la vanité et son courage d'affronter la mort en face ; épicurien, par son goût des choses simples et le culte de l'amitié. Sceptique aussi par son sens aigu de la relativité des pensées. Ce n'est pas là qu'il a le plus innové.

1- Aujourd'hui, on parle de réflexivité pour souligner que les individus ne sont pas aveugles sur les raisons de leurs actions et ont une capacité de distanciation vis-à-vis d'eux-mêmes.

Critiques

Mais ce serait trahir l'esprit de Montaigne que de ne lui porter que des louanges. Beaucoup de ses idées – sur le mariage par exemple – ont vieilli. Sa prose est souvent alambiquée, la construction tortueuse et les développements ennuyeux. André Comte-Sponville prévient : la lecture des *Essais* est « difficile, parfois rebutante ». Charles Dantzig est plus brutal : « Pour tout dire, il m'emmerde » (dans son succulent *Dictionnaire égoïste de la littérature française*²).

La critique la plus grave, la plus acerbe et la plus juste vient de Nicolas Malebranche (1638-1715). Méfiez-vous de Montaigne, nous dit l'auteur de *De la recherche de la vérité*, l'homme est plaisant, modeste, ouvert, il a des idées généreuses ; on lui pardonne donc tout. Et on se laisse bercer par une pensée attrayante mais décousue et sans cohérence. « Ces *Essais* ne sont qu'un tissu de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques, et d'apophtegmes. » Montaigne le reconnaît d'ailleurs volontiers : « Mon style et mon esprit vont vagabondant de même. » Les lecteurs des *Essais* savent combien il est difficile de suivre les propos de l'auteur tant s'y trouvent de glissements de sens, d'approximations. Mais c'est justement le propre d'un nouveau genre – l'essai. Montaigne a inventé une façon d'écrire et de penser où il se livre sans fard (comme les confidences que l'on fait à un ami). C'est une intelligence en acte qui admet ses propres failles... Décidément, on lui pardonnera tout !

Jean-François Dortier

2- Grasset, 2005.



Une contre-leçon de civilisation

En 1550, les Normands offrirent à Henri II et Catherine de Médicis un bien beau spectacle : celui de cinquante authentiques Indiens Tupinamba et Tamoyo du Brésil, courant « tout nus sans aucunement couvrir la partie que la nature commande » et mimant des scènes de chasse et de combat. Cela se passait à Rouen, et Montaigne y était.

Trente ans plus tard, le chapitre 31 de ses *Essais* est intitulé « Des cannibales ». C'est une leçon adressée aux Européens qui se prétendent plus civilisés que les Tupinamba. Montaigne – qui a dû lire les récits de voyage de Hans Staden et d'André Thevet – décrit par le menu les mœurs plutôt féroces des Indiens : les guerres acharnées entre les groupes, les combats impitoyables, le sacrifice des prisonniers, l'anthropophagie, l'esprit de vengeance qui anime tout cela. Mais ce n'est pas pour leur jeter la pierre. À propos de leurs festins cannibales, il écrit : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux porceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. »

Tout est dit : Montaigne, qui a connu les horreurs des guerres de religion en Europe, y a vu plus de violences barbares que dans ces vengeances exécutées sans cruauté inutile. La leçon tient en une ligne : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. » Plus critique, il ajoute : « Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. » La conscience de l'Occident d'avoir sans doute commis un crime aux Amériques est déjà présente.

DESCARTES (1596-1650)

De la méthode et de ses errements

Géomètre, astronome, physicien, moraliste et théologien, René Descartes est le modèle même du penseur classique : un savant doublé d'un philosophe. Longtemps considéré comme l'« initiateur de la philosophie moderne », les études qui lui sont consacrées aujourd'hui ont contribué à nuancer cette image.

Illuminations pour le père de la raison

René Descartes raconte que, durant la nuit du 10 au 11 novembre 1619, il fit trois rêves qui allaient changer le cours de sa vie. Le jeune homme, alors âgé de vingt-trois ans, a fait halte dans un petit village sur les bords du Danube (Allemagne). Il est en garnison avec les troupes du duc de Bavière, qu'il a rejointes un peu plus tôt. Alors que ses compagnons d'armes passent leurs soirées ensemble à boire et bavarder, lui a préféré s'enfermer dans une petite chambre d'auberge. Là, il lit, étudie, prend des notes. Depuis la fin de ses études de droit, il s'est lancé dans l'exploration des mathématiques. Il y excelle. Les mathématiques lui offrent une nouvelle façon de voir le monde. La rigueur mathématique n'est-elle pas un instrument infaillible pour atteindre des vérités universelles et incontestables, mettre fin aux dogmes anciens, repenser le monde et s'en rendre maître ? Penser le monde à l'aide du seul instrument de la raison : voilà son but. Voilà à quoi il doit s'employer. Une révolution mentale est en cours et lui doit en être le principal artisan. Il s'endort, l'esprit en ébullition. Commence alors son premier rêve.

Il marche dans la rue. Un vent violent le pousse contre un bâtiment. Il s'agit du collège jésuite de La Flèche, là où il a fait ses études de 1606 à 1614. Il entre et rencontre un homme qui l'appelle par son nom. On lui propose un melon... Descartes se



réveille. Ce rêve l'intrigue. Il passe deux heures à méditer. Puis se rendort. Débute alors le deuxième rêve : il se trouve dans une pièce où, après un coup de tonnerre, la foudre fait descendre sur lui comme une pluie d'étincelles. Il se réveille une seconde fois, puis se rendort de nouveau. Vient alors le troisième rêve où il est question d'une encyclopédie, et où un personnage apparaît, un poète.

Pour Descartes, ces rêves ont un sens. Ils lui indiquent une mission. Le vent est le mauvais génie qui le pousse vers les savoirs anciens. Il doit s'en détourner. La pluie d'étoiles signifie qu'il a été choisi pour dévoiler une grande vérité. L'apparition de l'encyclopédie indique la voie : unifier les connaissances autour d'une méthode nouvelle, fondée sur la seule raison. Voilà son projet.

Descartes va alors se retirer de la vie militaire. Après avoir hérité d'une petite fortune familiale, il passera le reste de ses jours à satisfaire sa passion : la science. Après avoir transité par plusieurs pays – Hollande, Allemagne, Suisse, Italie – puis fait des retours épisodiques en France, il se fixe en Hollande en 1628. Là, il pense trouver une plus grande tranquillité d'esprit. Il se met à la rédaction de plusieurs écrits dont un *Traité du monde* qu'il renonce à publier craignant l'hostilité de l'Église (il ne le sera qu'après sa mort en 1701).

En 1637, Descartes se décide à faire imprimer trois traités qui résument les travaux qu'il mène depuis des années en optique (*Dioptrique*), sur les phénomènes météorologiques (*Météores*) et surtout sa *Géométrie* où il expose les bases de la géométrie analytique. Il fait précéder ces traités d'une préface d'une soixantaine de pages qui deviendra le plus célèbre texte de la philosophie française : le *Discours de la méthode*.

« Je pense donc je suis »

Dès le début du *Discours de la méthode* (1637), Descartes prétend avoir trouvé une méthode infaillible pour faire progresser les connaissances. Cette méthode repose sur quatre principes :

1. Rejeter les connaissances préalables non assurées et n'accepter que les vérités claires et évidentes (règle d'évidence).
2. Décomposer chaque problème en des problèmes plus simples et élémentaires (règle d'analyse).

3. Remonter pas à pas du simple au complexe (règle de l'ordre).
4. Saisir le tout dans une vue générale pour vérifier qu'aucune faute ou oubli n'a été commis (règle du dénombrement).

Cette méthode, Descartes nous dit l'avoir appliquée avec succès dans les domaines de l'algèbre et de la géométrie. Pourquoi ne pas l'étendre à la nature, à l'homme, à la morale, à la métaphysique ?

Sa démonstration suit plusieurs étapes. D'abord, remettre en cause toutes les opinions acquises : c'est le fameux « doute cartésien ». Mais le doute pouvant mener au scepticisme généralisé, il faut reconstruire. On peut douter de tout, écrit Descartes, sauf d'une chose : le doute lui-même. Douter, c'est penser. Et si « je pense », alors « je suis » (du moins en tant qu'« être pensant »). *Cogito ergo sum*. Chez l'homme, la raison est première, affirme Descartes. « En tant qu'il a pris le penser pour principe », écrit Hegel, Descartes peut être considéré comme le véritable initiateur de la philosophie moderne. Cette opinion, qui a longtemps eu cours, est nuancée aujourd'hui par certains auteurs qui soulignent les continuités et les emprunts que Descartes a faits à d'autres penseurs ou savants³.

À partir du doute et du *Cogito*, Descartes tente une démonstration de l'existence de Dieu (étant moi-même un être imparfait, il faut bien qu'une entité supérieure ait mis en moi l'idée de perfection). Puis, sa métaphysique étant posée, Descartes revient sur la terre ferme. Le monde qui nous entoure suppose l'existence d'un ingénieur qui en a défini les lois et lui donne en permanence un certain mouvement. Après Dieu vient le monde : Descartes présente alors sa conception mécaniste du monde. Puis, enfin, les questions de morale où Descartes s'en tient finalement à des positions assez conformes à celles de son temps.

Le doute, la pensée, Dieu, enfin le monde

Descartes adoptera le même plan argumentatif que dans le *Discours de la méthode* pour ses textes ultérieurs comme ses *Méditations métaphysiques* (1641) et ses *Principes de philosophie* (1644). Dans ces trois textes, on retrouve le même cheminement :

3- Voir à ce sujet D. Kambouchner, « Descartes, une révolution en philosophie ? », *Sciences Humaines*, hors-série spécial n° 9 « Les grands philosophes », mai-juin 2009.



le doute suppose la pensée qui implique Dieu qui explique le monde. Tout semble s'enchaîner comme dans une démonstration mathématique. La publication du *Discours de la méthode* et des trois traités rend Descartes célèbre dans toute l'Europe cultivée. Des disciples se rallient à sa cause. Certains le critiquent vertement.

En Suède, la reine Christine a entendu parler du philosophe. Elle le fait venir à ses côtés pour qu'il lui enseigne sa science. Mais du fait du climat de Stockholm à l'heure de ses rendez-vous avec la reine, fixés à cinq heures du matin, Descartes contracte une pneumonie dont il meurt en février 1650.

Jean-François Dortier

Descartes, inutile et incertain

En 1976, Jean-François Revel, polémiste de talent, a osé s'attaquer à la statue du grand philosophe français, qu'il qualifie d'« inutile et incertain » (la formule vient de Blaise Pascal). La critique est sévère. L'idée d'un esprit pur qui progresse pas à pas dans la connaissance par la seule puissance de la raison ne correspond en rien à la démarche scientifique. La science ne repose pas sur la raison pure. Pour étudier les *Météores* (1637) ou pour son *Traité du monde* (1701, posth.), Descartes fait appel à l'observation (il a par exemple découvert la structure des flocons de neige) ; l'anatomie humaine n'a pu progresser que par la dissection que Descartes a lui-même pratiquée. La méthode rationaliste qu'il préconise ne correspond déjà plus à la science de son époque. La raison n'est qu'un instrument de la connaissance, en rien infaillible. La science suppose aussi l'observation, l'expérimentation et même l'imagination à laquelle Descartes lui-même aura largement recours. D'ailleurs, lorsque Descartes s'oppose à William Harvey sur la circulation du sang, en faisant valoir des arguments logiques, il se trompe lourdement.

DANS LA MÊME COLLECTION

Ouvrages généraux

Le Dictionnaire des sciences humaines, Jean-François Dortier, 2008 (2^e édition actualisée).

La Bibliothèque idéale des sciences humaines, Véronique Bedin, Martine Fournier (dir.), 2008.

Économie/Géopolitique

Géopolitique de l'alimentation, Gilles Fumey, 2008.

La Mondialisation. Émergences et Fragmentations, Pierre-Noël Giraud, 2008.

Psychologie

L'Intelligence de l'enfant, Martine Fournier, Roger Lécuyer (dir.), 2009.

Qu'est-ce que l'adolescence ?, Véronique Bedin (dir.), 2009.

La Psychologie, Elisabeth Demont, 2009.

Sociologie

Pierre Bourdieu, son œuvre, son héritage (collectif), 2008.

La Sociologie, Xavier Molénat (coord.), 2009.

Le Travail sous tensions, Michel Lallement, 2010.

Achévé d'imprimer en février 2010 par Hérissé
Dépôt légal : premier trimestre 2010

Extrait de la publication